

CIEL VARIABLE

ART PHOTO MÉDIAS CULTURE / N° 129

**D'UN CONTINENT À L'AUTRE
FROM CONTINENT TO CONTINENT**

**Mallory Lowe Mpoka
Fatine-Violette Sabiri
Ed Pien**

—
**Science/Fiction,
une non-histoire des plantes
La photo de rue à Montréal
Photographie et animation**
—

PAROLES / VOICES

Éric Desmarais, Sporobole
—

—
**Michaëlle Sergile
August Sander
My-Van Dam
Faits divers
Antoine d'Agata
Chantal Akerman
Janis Rafa
Linda Rutenberg**
—

**Agence Stock Photo
Je suis devenu le volcan
Quand la photographie
pense la forêt**
—

9 782924 35783



CANADA 14,95 \$
USA \$14.95
EUROPE 14,95 €

Quand la photographie pense la forêt

Danièle Méaux

Paris, Filigranes Éditions, 2024, 272 pages

Dans l'urgence actuelle où les forêts sont remodelées ou détruites, soumises à l'intervention humaine drastique et aux catastrophes de grande ampleur, un livre sur le rapport de la photographie aux territoires forestiers est porteur d'une promesse d'un art relié à un réel exigeant. *Quand la photographie pense la forêt. Des années 1980 à nos jours*, écrit par Danièle Méaux, spécialiste en France de la photographie contemporaine, rassemble plusieurs ensembles photographiques et en propose une étude précise pour rendre visible la multiplicité que peut prendre le regard photographique sur ces écosystèmes, au-delà de la seule fascination qu'ils exercent.

Expérimentales, exploratoires, documentaires, combinant sciences naturelles ou humaines : l'ouvrage s'ouvre et se referme sur une sélection serrée d'approches en photographie non pas bercée par de grandes thématiques forestières, mais canalisée par des similarités de processus de création, d'intérêts, d'exigence documentaire. Danièle Méaux puise dans les détails des images et des processus pour rappeler « combien regarder, c'est toujours penser ce que l'on perçoit ». On y retrouve notamment le recours à des techniques archaïques comme le photogramme et l'anatype, le travail d'enquête sur le terrain et auprès des populations ou l'investigation par la marche. La photographie demeure une intervention humaine prenant part au cœur d'un écosystème autant fragile que complexe. Elle peut nourrir ou déconstruire des mythologies humaines, mimer des processus chimiques présents dans la nature, mettre en évidence les zones boisées telles que des constructions historiques séculaires et des « réalités physiques et des faits culturels et sociétaux » où s'expérimente la perte de notre relation au monde sauvage.

Plutôt que d'envisager une vaste recension des pratiques contemporaines et actuelles, Danièle Méaux privilégie les études de cas. Les opérateurs-photographes et les artistes qu'elle cite empruntent les chemins et les repères dont les forêts sont parsemées, révèlent la violence de situations sociales où la cohabitation de l'humain au sein de l'écosystème est conflictuelle, et accentuent l'attention à la vie végétale et animale. Si les œuvres répertoriées relèvent d'une diversité d'approches formelles, documentaires ou processuelles, elles représentent toutefois l'analyse d'artistes principalement d'Europe, dont il est pertinent de rappeler le point de vue. De par leur posture a priori éclairée, ils et elles

vont à la rencontre de territoires et de zones sylvestres souvent hors de leurs lieux d'origine.

Sans discours uniformisant, l'ouvrage privilégie l'oscillation entre des pratiques photographiques qui se maintiennent à la lisière des boisés et d'autres qui entendent sortir du seul regard optique et tendre vers l'agentivité de la forêt. Danièle Méaux s'appuie d'abord sur un rappel historicisant de la notion de paysage pour entrer volontiers dans le concret des missions photographiques en France mises en place en 1984 par la DATAR – Délégation interministérielle à l'aménagement du territoire et à l'action régionale, entité aujourd'hui disparue. Ces projets ont marqué le recours à la photographie afin d'observer et « [d']orienter favorablement l'évolution du paysage » à l'aune de transformations radicales liées aux modes de vie industriels et postindustriels. Elle y place le principe de reconduction, sorte de pèlerinage du photographe dans la forêt sur des points de vue déjà captés afin d'en révéler l'évolution. Le regard se situe en lisière, là où une perspective, un recul sont possibles.

Centré sur le territoire français, ce retour historique sur les commandes de l'État auprès de photographes rappelle que le médium se met surtout au service d'une entreprise plus vaste pour se faire l'outil mobilisé dans des opérations collectives et « mettre les hommes en capacité de restaurer les montagnes ». La photographie se fait porteuse des repères sociaux et des usages du territoire tels que le pastoralisme, la sylviculture ou les loisirs.

Il faut attendre que Danièle Méaux aborde les destructions spectaculaires et indiscutables des arbres pour que l'idée du pèlerinage revienne, cette fois, moins comme un voyage dans le temps que sur les traces d'explorations historiques. Avec les œuvres de Clément Verger ou Robert Adams, elle souligne des projets pensés comme des dénonciations de l'emprise humaine sur le territoire. Une immersion sur les lieux est ainsi synonyme d'engagement critique. L'artiste procède alors sous forme d'enquêtes ou de séjours prolongés dans des régions éloignées ou étonnamment proches. Il est notable que l'ouvrage valorise des démarches comme autant de vues éliminant la distance. Dès lors, le territoire bénéficie d'autres perspectives grâce à cette posture artistique près de son sujet et le sous-bois devient l'exemple idéal pour expérimenter l'altérité de la forêt, en s'imprégnant de sa

réalité autre. Par sa nature, celui-ci ne permet qu'une infiltration du regard, une approche qui résiste à la synthèse. La photographie « travaille à la pulvérisation de l'attention » et à la création d'une expérience qui opère *a contrario* des normes longtemps en vigueur. Danièle Méaux évoque le courant du « feuillagisme » et convoque les notions d'expérience haptique, de proximité qui servent non pas la connaissance en tant que telle, mais bien la reconnaissance de la sensibilité d'une telle immersion en forêt.

L'autrice souligne le travail d'artistes où la coprésence de l'humain dans le territoire démontre les limites des connaissances d'un milieu et le désir de sortir de l'unique compréhension objective et scientifique. La dimension de recherche inclut autant une démarche étendue dans le temps qu'un apport extra-artistique : sciences naturelles, humaines et sociales, bagage biologique et historique sont interpellés pour écrire « un récit qui concerne aussi bien les humains que les arbres » et décentrer le regard en démultipliant les connaissances. Ce décloisonnement est aussi doublé de la subjectivité assumée de l'artiste qui permettra, selon l'autrice, de mettre en place un senti. Danièle Méaux présente des œuvres qui font appel à la posture du corps de l'artiste devenu marcheur, arpenteur, humain à la rencontre des autres vivants présents. S'ouvre alors un rapport nouveau à la forêt, par le prisme de créations photographiques qui engagent une démarche

autodidacte et intuitive, non cloisonnée à une autorité scientifique, mais imprégnée de sa subjectivité.

Les choix sensibles des photographes valorisés dans *Quand la photographie pense la forêt* montrent comment on peut créer des œuvres à partir autant de l'identité des lieux que de la chimie de la vie qui s'y trouve. Plusieurs exemples émaillent l'ouvrage afin de rappeler les recours à des procédés chimiques pour jouer de la couleur et des papiers d'impression, où la matérialité de la photographie fait écho à la matérialité des végétaux. Parmi les cas où celle-ci est directement utilisée, Méaux cite le charbon des incendies chez Alexandre Dupeyron, les empreintes photosensibles sur des feuilles chez Patrice Dion ou les tirages aux pigments de plantes chez Léa Habourin. Si le rôle photosensible de la lumière, essentiel pour la photographie comme pour la forêt, est souligné, c'est pour dresser des liens conceptuels autant qu'indéfectibles entre les deux. Il s'agit ici d'une trame importante de l'ouvrage qui donne de l'ampleur à des procédés non spectaculaires, mais qui sont marqués d'une sensibilité à convoquer le langage de la nature dans le travail photographique.

Les dimensions sociales autant qu'oniriques se rencontrent et se chevauchent parfois, surtout lorsque Danièle Méaux s'attache à la figure de la cabane, aux Zones à défendre (mieux connues par l'acronyme ZAD) ou aux forêts d'exception. Chacun de ces lieux est à la fois un territoire politique et un



espace de rêverie qui rappelle sa fragilité et sa possible destruction. L'immersion rapportée n'est pas tant celle de l'artiste que celle des personnes en lien étroit avec l'écosystème telles que les habitants autochtones ou les groupes militants. Les derniers éléments du livre sont éclairants pour les dynamiques actuelles qui évoquent les méga-feux, les coupes à blanc et les lieux protégés en voie de disparition. Les artistes examinent les exploitations et leurs ravages et captent, au-delà des sinistres, le fort sentiment d'appartenance à la forêt qu'éprouvent les populations avoisinantes. On pourrait considérer l'ensemble de l'ouvrage comme une recension de gestes photographiques qui appellent à sortir d'une imagerie de la forêt vierge pour mettre en lumière le sentiment identitaire de l'humain envers ces écosystèmes uniques. Le photographe convoqué par Danièle Méaux semble être le prisme sensible pour déconstruire les représentations sylvestres convenues et permettre de nourrir une histoire environnementale, au-delà des projections idylliques.

Claire Moeder est autrice. Ses textes qui entrecroisent essai poétique et regard critique ont paru dans des revues (Spirale, Vie des arts, Ciel variable), dans des livres d'artistes (Janie Julien-Fort, Les paysages éphémères, 2023; La Société des archives affectives, Ad Astra, 2021) et lors d'expositions. Elle a aussi publié ses propres ouvrages reliant poésie et photographie (Le ventre des roches, Le Noroît, 2024; les microéditions les marcheuses, 2024; nos voix de roches, 2022).

Quand la photographie pense la forêt

In today's crisis situation, forests are being reshaped or destroyed, subjected to drastic human interventions and major catastrophes, and so a book on the relationship between photography and forests bears the promise of linking art to an exigent reality. In *Quand la photographie pense la forêt. Des années 1980 à nos jours*, the French expert on contemporary photography Danièle Méaux combines photographic groupings with her thoughts on the many ways that photography can shed light upon these ecosystems, beyond simply the fascination that they arouse.

The book opens and closes on a tightly focused selection of photographic approaches – experimental, exploratory, documentary, combining natural and human sciences – not cloaked in general forest themes but channeled by similarities in creative processes, interests, and documentary constraints. Méaux draws on the details of images and methods to remind us “how looking is always thinking about what we perceive.” Among her

choices are works based on archaic techniques such as the photogram and the anotype, along with fieldwork, population studies, and investigations on foot. Taking photographs is a human intervention at the heart of a fragile and complex ecosystem. It may nourish or deconstruct human mythologies, mimic chemical processes present in nature, highlight wooded areas as age-old historical structures, or dwell on “physical realities and cultural and societal facts” that underscore how we experience a loss of connection with the wild world.

Rather than building a vast inventory of contemporary and current practices, Méaux favours case studies. She features camerapersons-photographers and artists who travel paths in the forest and record its scattered landmarks, reveal the

If the photosensitive reaction to light, essential both to photography and to the forest, is emphasized, it's in order to forge indestructible conceptual links between the two. This is an important narrative line in the book, adding depth to procedures that aren't spectacular.

violent social situations in which human cohabitation with the ecosystem causes conflicts, and draw attention to plant and animal life. Most of the artists presented in the book, though they express diverse and notable formal, documentary, or processual approaches, are from Europe. From their initial enlightened position, they go in search of territories and wooded areas often outside of their home regions.

Without a unifying discourse, the book oscillates between photographers who stay within range of the forest and those who move beyond a simple optical gaze to explore its agency. Méaux starts with a historical overview of the notion of landscape and then describes the photographic missions in France instituted in 1984 by the now-defunct organization Délégation interministérielle à l'aménagement du territoire et à l'action régionale (a governmental agency devoted to regional territorial development). In these projects, photography was used to observe and to “favourably orient the evolution of the landscape” as radical transformations related to industrial and post-industrial ways of life were beginning to emerge. The photographers followed the principle of renewal, engaging in a sort of pilgrimage into the forest to recapture previous points of view and reveal how they had changed. The gaze was situated at the edge, from where perspective and pulling back were possible. Méaux's revisiting of this governmental commission, which involved photographers creating a record of land in France, reminds us that the medium was placed at the service of a vast undertaking and became a tool mobilized for collective operations and to “give people the

capacity to restore mountains.” The photographers documented social landmarks and land uses such as pastoralism, forestry, and recreation.

It isn't until Méaux addresses the spectacular and indisputable destruction of trees that the idea of pilgrimage returns – this time less as travel through time than as traces of historical explorations. With the works of Clément Verger and Robert Adams, she presents projects conceived as denunciations of human expropriation of the land. Here, being engrossed with a site is synonymous with critical engagement, as the artists conducted inquiries or stayed for extended periods in specific regions, either remote or surprisingly nearby. Notably, Méaux emphasizes photographers whose images eliminate distance. The land benefits from these

perspectives: the artists take a position close to their subject, and the underbrush becomes an exemplar for connecting with the alterity of the forest as they immerse themselves in its reality of otherness. By its nature, the forest allows the gaze in only by infiltration – an approach that resists syntheticity. The photograph “acts to split the attention,” creating an impression that operates contrary to long-established norms. Méaux evokes the “foliage design” current, summoning haptic notions of experience and proxemics that do not serve as knowledge as such but recognize the sensation of being submerged in the forest.

Méaux underlines works in which a human co-presence in the land demonstrates the limitations of knowledge and the desire to extract oneself from objective and scientific comprehension alone. The research dimension includes both a time-extended approach and contributions beyond art: the natural, human, and social sciences, as well as aspects of biology and history, are called upon in a “story that concerns humans and trees alike” and decenters the gaze by reinforcing familiarity. This decompartmentalization is coupled with an assumed subjectivity, which, in Méaux's view, makes it possible to establish a sense of place. She presents works that involve the artist's body being positioned as a walker and surveyor, a human being encountering other living beings in the environment. A new kind of access to the forest is thus opened, through the prism of photographic creations that enable a self-taught and intuitive approach, not walled off from scientific authority but imbued with partiality.

The perceptive choices of the photographers featured in *Quand la photographie pense la forêt* show how works can be created from both the identity of a site and the chemistry of the life found there. Several examples sprinkled through the book remind us of the use of chemical processes used to play with colour and printing paper, in which the materiality of the photograph reflects that of plants. Among these cases, Méaux cites Alexandre Dupeyron's use of charcoal from fire, Patrice Dion's photosensitive prints on leaves, and Léa Habourin's pigment prints of plants. If the photosensitive reaction to light, essential both to photography and to the forest, is emphasized, it's in order to forge indestructible conceptual links between the two. This is an important narrative line in the book, adding depth to procedures that aren't spectacular but have a propensity to summon the language of nature in photographic works.

Social and oneiric dimensions meet and sometimes overlap, especially when Méaux dwells on the figure of the cabin, “zones à défendre” (zones to defend, a term coined in France to designate areas occupied by activists to block development projects), or forests under threat. Each of these spaces is at once a political territory and a place for dreaming that reminds us of its fragility and its possible destruction. The immersion described is not so much the artist's as that of the people closely connected with the ecosystem, such as local inhabitants and activist groups. The final part of the book enlightens readers on the current dynamics that evoke megafires, clear-cutting, and protected places that are disappearing. The artists examine forestry operations and their ravages, and they capture, beyond the damage, the strong sense of belonging to the forest that nearby populations feel. The book as a whole could be considered an inventory of photographic gestures that call upon readers to step out of “virgin forest” imagery to bring to light a feeling of identification with these unique ecosystems. The photographs that Méaux uses seem to offer a perceptible prism for deconstructing conventional representations of forests and feed into an environmental story that stretches beyond idyllic projections. *Translated by Käthe Roth*

Claire Moeder is an author. Her texts intermixing poetic essay and critique, have appeared in magazines (Spirale, Vie des arts, Ciel variable), artist's books (Janie Julien-Fort, Les paysages éphémères, 2023; La Société des archives affectives, Ad Astra, 2021), and exhibitions. She has also published her own books blending poetry and photography (Le ventre des roches, Le Noroît, 2024; les microéditions les marcheuses, 2024; nos voix de roches, 2022).
